

## EN VACANCES

Hier, mardi, j'avais sous les yeux un tas de dépêches sur la réunion des puissances les plus industrialisées au Japon. Je laisserai tout ça pour un autre jour, si tant est que ça ne devienne pas avant du réchauffé. J'ai décidé de prendre du repos. J'ai préféré retrouver Gabriel García Márquez et sa femme, Mercedes Barcha, qui sont à Cuba jusqu'au 11. Que j'avais envie de bavarder avec eux pour rappeler presque cinquante ans d'amitié sincère !

Notre toute jeune agence de presse - une suggestion du Che - avait engagé, entre autres, un modeste journaliste colombien, nommé Gabriel García Márquez. Ni Prensa Latina ni *Gabo* ne pouvait supposer qu'il y avait là un Nobel à la clef, à moins qu'il ne l'ait présumé, lui, avec son imagination « hors du commun » de fils du télégraphiste d'un petit village colombien, perdu au milieu des latifundios d'une société bananière yankee. Il partageait son sort avec une kyrielle de frères, comme de coutume, mais son père, qui bénéficiait de ce poste privilégié d'employé grâce au clavier du télégraphe, put l'envoyer à l'école.

J'ai vécu la même expérience à l'inverse. La poste, avec son clavier de télégraphe, et la petite école publique de Birán étaient les seules installations de ce hameau à ne pas appartenir à mon père ; tous les autres biens et services à valeur économique étaient de « don Ángel », et c'est pourquoi j'ai pu faire des études. Je n'ai jamais eu le privilège de connaître Aracataca, le petit village où *Gabo* vit le jour, bien que j'aie eu celui de fêter avec lui mes soixante-dix ans à Birán où je l'avais invité.

C'est aussi par hasard que Bogota a été le siège, en 1948, de la réunion au cours de laquelle les gouvernements américains allaient fonder, selon les normes des Etats-Unis, l'Organisation des Etats américains (OEA), juste au moment où l'on organisait à mon initiative un congrès latino-américain d'étudiants.

Les étudiants colombiens me firent l'honneur de me présenter à Gaitán qui nous soutint et nous remit la brochure contenant sa « Prière de la paix », un discours qu'il avait prononcé à l'occasion de la Marche du silence, une impressionnante manifestation de foule qui défila à travers Bogota pour protester contre les massacres de paysans perpétrés par l'oligarchie colombienne. *Gabo* en faisait partie.

Germán Sánchez, notre ambassadeur au Venezuela, transcrit dans son livre *Opération Emmanuel* des passages du témoignage de *Gabo* sur ce point.

Jusqu'ici, le hasard.

Notre amitié a été le fruit d'une relation que nous avons cultivée durant des années au fil de centaines de conservations toujours aussi agréables pour moi. Bavarder avec García Márquez et Mercedes chaque fois qu'ils venaient à Cuba - plus d'une fois par an - devenait un remède contre les fortes tensions qu'un dirigeant révolutionnaire cubain ne cesse de vivre, bien qu'inconsciemment.

En Colombie, à l'occasion du Quatrième Sommet ibéro-américain, nos hôtes avaient organisé une promenade en calèche le long des murailles de Cartagena de Indias, une espèce de Vieille-Havane, des reliques historiques protégées. Les compagnons de la sécurité cubaine m'avaient averti qu'il n'était pas prudent pour moi de participer à une promenade programmée. J'ai pensé que c'était faire preuve là d'une préoccupation excessive car, compte tenu d'un trop grand cloisonnement, ceux qui m'avaient informé ignoraient des données concrètes. Comme j'ai toujours respecté leur professionnalisme, j'ai coopéré.

J'ai appelé *Gabo* qui était près de moi et je lui ai dit en blaguant : « Monte avec nous dans cette calèche pour qu'on ne nous tire pas dessus ! » Et il l'a fait. J'ai ajouté sur le même ton à l'adresse de Mercedes, qui ne venait pas : « Tu vas être la plus jeune veuve. » Elle ne l'a pas oublié ! Le cheval est parti, soufflant sous sa lourde charge, ses sabots dérapant sur les pavés.

J'ai appris ensuite qu'il s'était passé la même chose qu'à Santiago-du-Chili, quand un mercenaire opérant une caméra de télévision contenant une arme automatique m'avait eu comme cible au cours d'une conférence de presse et n'avait pas osé appuyer sur le mécanisme. À Cartagena, les terroristes étaient équipés de fusils à lunette et d'armes automatiques, en embuscade à un endroit donné des murailles, et ils tremblèrent de nouveau quand ils devaient appuyer sur la gâchette. Sous prétexte que la tête de *Gabo* s'interposait et les empêchait de bien voir.

Durant notre conservation d'hier, j'ai évoqué des tas de questions vécues à Cuba et ailleurs où nous avons été présents, et je les ai interrogés tous les deux – Mercedes a une mémoire phénoménale. Entre autres, au sujet de la Fondation du nouveau cinéma latino-américain, créée par Cuba et présidée par *Gabo* dans l'ancien domaine Santa Bárbara – historique par son passé tant positif que négatif dans le premier tiers du siècle dernier – et de l'Ecole du nouveau cinéma latino-américain que dirige cette Fondation et qui est située près de San Antonio de los Baños.

Birri, avec sa longue barbe noire – aujourd'hui aussi blanche que neige – et bien d'autres personnalités cubaines et étrangères ont défilé dans ces souvenirs.

*Gabo* avait forcé mon respect et mon admiration par la manière méticuleuse, sans oublier un seul détail, dont il avait organisé cette Ecole. J'avais présumé, par préjugé, que c'était un intellectuel à la merveilleuse imagination ; j'ignorais combien son esprit savait être réaliste.

Nous avons évoqué des dizaines d'événements survenus à Cuba et à l'étranger auxquels nous avons participé tous les deux. Que de choses en des dizaines d'années !

Deux heures de conversation n'ont pas suffi, bien entendu. Nous avons commencé à 11 h 35. Je les ai invités à déjeuner, ce que je n'ai jamais fait avec aucun autre visiteur ces deux dernières années, faute d'y penser. J'ai alors compris que j'étais vraiment en vacances et je le lui ai dit. J'ai improvisé. Je m'en suis sorti. Ils ont mangé tout ce qu'ils ont voulu, et moi j'ai suivi mon régime avec beaucoup de discipline, pour ajouter non des années à ma vie, mais de la productivité à mes heures.

A peine arrivés, ils m'avaient fait cadeau d'un petit paquet enveloppé dans du papier aux vives couleurs, et contenant de petits ouvrages de la taille d'une carte postale, mais un peu plus allongés, d'une quarantaine à une soixantaine de pages chacun, en petits caractères tout à fait lisibles : les allocutions prononcées à Stockholm, la capitale suédoise, par cinq Prix Nobel de littérature ces soixante dernières années. « Pour que tu aies de quoi lire », ajouta Mercedes en me le remettant.

Je leur ai demandé plus de renseignements sur ce cadeau avant qu'ils ne repartent à cinq heures de l'après-midi. « J'ai passé les heures les plus agréables depuis que je suis tombé malade il y a presque deux ans », leur ai-je dit sans hésitation. C'est vraiment ce que je ressentais.

« Il y en aura d'autres », a répondu *Gabo*.

Mais j'étais toujours aussi curieux. Un moment après, tout en marchant, j'ai demandé à un compagnon d'aller chercher le cadeau. Conscient du rythme auquel le monde a changé ces dernières décennies, je me demandais : qu'ont donc pensé certains de ces brillants écrivains qui ont vécu avant cette étape troublée et incertaine de l'humanité ?

Les cinq Prix Nobel sélectionnés dans ce petit recueil de discours – dont j'espère que nos compatriotes puissent les lire un jour – étaient par ordre chronologique : William Faulkner (1949) ; Pablo Neruda (1971) ; Gabriel García Márquez (1982) ; John Maxwell Coetzee (2003) et Doris Lessing (2007).

*Gabo* n'aime pas faire des discours. Il avait passé des mois – je m'en souviens – à chercher des données, angoissé par ce qu'il devait dire d'abord à la remise du prix, puis à l'occasion du dîner venant après. Si ç'avait été son métier, *Gabo* serait mort d'un arrêt du coeur, j'en suis sûr.

N'oublions pas que le Prix Nobel est décerné dans la capitale d'un pays qui n'a pas connu les ravages de la guerre depuis plus de cent cinquante ans, régi par une monarchie constitutionnelle et gouverné par un parti social-démocrate, et où quelqu'un d'aussi noble qu'Olof Palme fut assassiné à cause de sa solidarité avec les pays pauvres du monde. La mission de *Gabo* n'était donc pas aisée.

On ne saurait soupçonner de tendances communistes l'institution suédoise qui a décerné le Prix Noble à William Faulkner, un écrivain étasunien inspiré et rebelle ; à Pablo Neruda, militant du Parti communiste, qui le reçut durant les journées glorieuses de Salvador Allende quand le fascisme tentait de s'emparer du Chili ; et à Gabriel García Márquez, plume géniale et prestigieuse de notre époque.

Inutile de dire ce que pensait *Gabo*. Il suffit de citer les derniers paragraphes de son allocution, un joyau de la prose, quand il reçut le Prix Nobel le 10 décembre 1982 tandis que, digne et héroïque, Cuba résistait au blocus yankee :

« Un jour pareil, mon maître William Faulkner affirma ici même : "Je me refuse à admettre la fin de l'homme."

« Je ne me sentirais pas digne d'occuper cette place qui a été la sienne si je n'étais pas pleinement conscient que, pour la première fois depuis les origines de l'humanité, la catastrophe colossale qu'il se refusait à admettre voilà trente-deux ans est maintenant plus qu'une simple possibilité scientifique. Face à cette réalité bouleversante qui a dû paraître une utopie à travers toute la durée de l'homme, nous autres, les inventeurs de fables qui croyons tout, estimons avoir le droit de croire qu'il n'est pas encore trop tard pour s'engager dans la création de l'utopie inverse.

« Une nouvelle utopie de la vie, qui emporte tout, où nul ne puisse décider pour d'autres fût-ce de la façon de mourir, où l'amour soit vraiment certain et où la félicité soit possible, et où les lignages voués à cent ans de solitude aient enfin et pour toujours une deuxième chance sur la Terre. »

**Fidel Castro Ruz**  
**Le 9 juillet 2008**  
**19 h 26**

### **Date:**

09/07/2008

---

**Source URL:** <http://www.comandante.biz/fr/articulos/en-vacances?height=600&width=600>